

Coups d'oeil

Number 247, February–March 2007

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/47604ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(2007). Review of [Coups d'oeil]. *Séquences*, (247), 58–63.



ANGEL-A

Luc Besson a perdu la forme. C'est ce qu'on prétend à tout le moins. Producteur ces dernières années de comédies policières plutôt violentes et banales, Besson revient à la caméra six ans après **Jeanne d'Arc**, et raconte une histoire d'amour et de rédemption dans un Paris de carte postale. Ça vous rappelle **Amélie Poulain**, c'est normal.

Alors, c'est réussi, ce nouveau Besson ? Pas complètement, mais c'est loin d'être raté, ça c'est sûr. Et ce n'est sûrement pas à cause du scénario, un peu cucul, mais surtout à cause de la réalisation, très léchée, comme toujours, et en raison de l'interprétation très chaleureuse des deux protagonistes, joués par Jamel Debbouze et Rie Rasmussen. Mais **Angel-A** possède encore et toujours les mêmes qualités et défauts des films du célèbre réalisateur : l'histoire est pleine de trous, certaines scènes frôlent le grotesque, mais d'autres sont abordées avec beaucoup d'humanité et de doigté.

Parmi ce fourre-tout, une scène d'anthologie : Jamel Debbouze, qui joue une fripouille au grand cœur, doit se regarder dans le miroir et se dire « Je t'aime ». La scène, très réussie, est sans doute un des bons moments de l'année. C'est tout de même pas mal pour un réalisateur que l'on considère fini.

OLIVIER BOURQUE

■ France, 2005, 90 minutes — **Réal.** : Luc Besson — **Scén.** : Luc Besson — **Int.** : Jamel Debbouze, Rie Rasmussen, Gilbert Melki, Serge Riaboukine — **Dist.** : Métropole.



APOCALYPTO

La reconstitution est impressionnante et, pour chaque détail, la question surgit : est-ce vrai ? est-ce authentique à la culture maya ? Si on se fie à **La Passion du Christ**, Mel Gibson a fait ses devoirs, même s'il a tendance à privilégier certaines thèses historiques.

Le village, d'abord. « Mon père a chassé avant moi, et mes fils chasseront après moi », affirme l'aîné des villageois. Mais voilà que cette survivance est menacée, depuis que les guerriers « urbains » sillonnent la jungle et pillent les villages. Patte-de-Jaguar est fait prisonnier. Sa mission : échapper aux guerriers sanguinaires et retrouver sa dulcinée abandonnée en forêt.

La civilisation « urbaine » des Mayas est saisissante, sauf qu'elle est vue en survol, en l'espace d'une scène. On aurait préféré approfondir cette facette, mieux comprendre la mécanique du déclin annoncé.

La deuxième partie verse dans l'action pure et simple. Il y a une forte ressemblance avec **Rambo I**, celui où Stallone tue un à un les policiers à ses trousses.

PHILIPPE JEAN-POIRIER

■ États-Unis 2006, 139 minutes — **Réal.** : Mel Gibson — **Scén.** : Mel Gibson, Farhad Safinia — **Int.** : Rudy Youngblood, Dalia Hernandez, Jonathan Brewer, Morris Birdyellowhead, Carlos Emilio Baez, Ramirez Amilcar, Israel Contreras, Israel Rios, María Isabel Díaz, Espiridion Acosta Cache — **Dist.** : Buena Vista.



BOBBY

Quatrième film d'Emilio Estevez (**Men at Work**, **Wisdom**), **Bobby** est à la fois un hommage au sénateur Robert Kennedy assassiné le 4 juin 1968 et le portrait de différentes personnes venues accueillir le gagnant probable des primaires du parti démocrate à l'Hôtel Ambassador quelques heures avant la tragédie. Défilent ainsi tour à tour le gérant de l'hôtel et son épouse trompée, des employés de cuisine, une chanteuse alcoolique et quelques résidents.

Dans une mise en scène des plus captivantes, Estevez brosse habilement le tableau des différentes facettes de la société américaine à cette époque de grands bouleversements (tensions raciales, émancipation des femmes, changements radicaux dans les valeurs), évoquant au passage l'univers de certains films de Robert Altman et de Paul Thomas Anderson. Le scénariste-réalisateur offre à ses nombreux comédiens, dont William H. Macy, Sharon Stone et Demi Moore qui confèrent à leur personnage une authenticité rare, des rôles à la mesure de leurs nombreux talents, prouvant que **Bobby** est avant tout un film d'acteurs.

PIERRE RANGER

■ États-Unis 2006, 120 minutes — **Réal.** : Emilio Estevez — **Scén.** : Emilio Estevez — **Int.** : Anthony Hopkins, Helen Hunt, William H. Macy, Demi Moore, Laurence Fishburne, Martin Sheen, Heather Graham, Emilio Estevez — **Dist.** : Alliance.



Borat : Cultural Learnings of America for Make Benefit Glorious Nation of Kazakhstan

Vous intéresse-t-il de voir deux hommes adultes, l'un sec et l'autre obèse, lutter à poil dans une chambre d'hôtel, parcourir les corridors flambant nus et s'empoigner sur l'estrade d'un congrès austère ? Si oui, Borat est pour vous. Voilà un film jubilatoire, si on consent à recevoir une forte dose de vulgarité, de mauvais goût et de propos scatologiques. C'est ici le prix à payer pour oublier ses soucis et rire franchement.

Sacha Baron Cohen porte le film sur ses épaules. L'acteur britannique est un genre de Rick Mercer sur la coke. Il disjoncte pour de bon avec son personnage issu du Kazakhstan, un journaliste en quête de connaissances sur la nation américaine. Mi-documentaire, mi-fiction. Borat profite de son statut d'étranger pour poser des questions embarrassantes et faire les remarques les plus déplacées. Devant une foule texane, il donne son appui aux troupes américaines en Irak, après quoi il invite George W. Bush « à boire le sang des Irakiens tués au combat. » Malaise dans la salle... Ha !

PHILIPPE JEAN POIRIER

■ **BORAT: LEÇONS CULTURELLES SUR L'AMÉRIQUE POUR PROFIT GLORIEUSE NATION KAZAKHSTAN** — États-Unis 2006, 82 minutes — Réal.: Larry Charles — Scén.: Sacha Baron Cohen, Anthony Hines — Int.: Sacha Baron Cohen, Ken Davitian, Luenell, Pamela Anderson, Bob Barr, Alan Keyes — Dist.: Fox.



CHILDREN OF MEN

Dans un futur proche, au cœur d'un monde plongé dans l'angoisse et le chaos après que les femmes soient devenues infertiles, un homme escorte une jeune femme enceinte, la première en dix-huit ans, vers un refuge mythique où des scientifiques tentent de sauver l'Homme de l'extinction. Alfonso Cuarón réussit avec **Children of Men** un film remarquable en favorisant une vision humaniste, sobre et tout en non-dit. Avec finesse et pudeur mais aussi un humour vrai, il s'attarde aux détails qui ancrent ses personnages dans leur réalité: coupures de presse épinglées à un mur contre journaux électroniques futuristes, contraste entre le Londres crasseux des citoyens ordinaires...

Si le film compte ses moments de suspense avec ses trahisons, ses poursuites, ses morts et ses affrontements armés, **Children of Men** et l'universalité de son message d'espoir, de tolérance et de vie tiennent leur force dans un choix brillamment assumé par Cuarón: celui de poser son point de vue cinématographique à hauteur d'homme, privilégiant le regard des personnages sur les événements et la profonde humanité des magnifiques acteurs qu'il a recrutés pour raconter cette fable anti-utopique aussi troublante qu'inspirante.

CLAIRE VALADE

■ **LES FILS DE L'HOMME** — Grande-Bretagne / États-Unis 2006, 109 minutes — Réal.: Alfonso Cuarón — Scén.: Alfonso Cuarón, Timothy J. Sexton, David Arata, Mark Fergus et Hawk Ostby, tiré du roman de P.D. James — Int.: Clive Owen, Julianne Moore, Claire-Hope Ashitey, Pam Ferris, Michael Caine, Chiwetel Ejiofor, Peter Mullan, Charlie Hunnam, Danny Huston — Dist.: Universal.



DREAMGIRLS

Cent trente minutes bien criardes que ces **Dreamgirls**, la musicographie du faux trio afro-américain The Dreamettes, réplique Motown des Supremes durant l'époque bénie 1960-1970. On a beau chercher des relents des bien sentis **Gods and Monsters** ou **Kinsey**, les deux plus notables percées du cinéaste Bill Condon dans le dense et le drame, mais rien ne nous avertit de la masse de guimauve qui nous passera par les oreilles durant cette ascension que la seule voix des interprètes ne saurait justifier, ni la rançon ni la gloire, alors que pas moins de 36 pièces se relaient intégralement durant une succession de scènes / prestations formatées comme autant de *singles* potentiels.

Casser la voix ou chercher le ton juste: voilà une interrogation que Condon n'a pas voulu régler, pas à l'écriture et encore moins à la réalisation. Fan fini du son et des lumières motown, son film ne transpire pourtant jamais, trop ébloui par ses ballades anachroniques quelconques et une direction d'acteurs où on se demande qui dirige qui.

À vouloir changer de registre, Condon s'efface et s'accommode du réchauffé de Knowles, Foxx et Murphy, dont les perruques les plus flamboyantes ne parviennent jamais à atténuer la cacophonie et le sérieux coincé d'un pot-pourri qui n'aura retenu du genre que les décibels.

CHARLES-STÉPHANE ROY

■ États-Unis 2006, 130 minutes — Réal.: Bill Condon — Scén.: Bill Condon — Int.: Jamie Foxx, Beyoncé Knowles, Eddie Murphy, Jennifer Hudson, Danny Glover — Dist.: Paramount.



FAST FOOD NATION

Fiction ou documentaire? **Fast Food Nation** est un film qui ne se classe pas facilement. Cette comédie dramatique du réalisateur américain Richard Linklater (**Before Sunrise, Dazed and Confused**) s'articule à la fois comme une œuvre pamphlétaire doublée d'une enquête approfondie de la société de consommation.

Un directeur de marketing (excellent Greg Kinnear) a pour mission de mener une enquête auprès des abattoirs qui fournissent la viande pour hamburger à la chaîne de restaurants Mickey's. Les hauts dirigeants ont découvert que cette viande était contaminée par des excréments d'origines inconnues. Linklater suit la dégoûtante chaîne de production de cette malbouffe avec au bas de l'échelle les illégaux mexicains exploités dans les abattoirs jusqu'aux étudiants qui incarnent la conscience américaine dans leur mobilisation contre l'emprise des compagnies de restauration rapide. Les destins se croisent mais ne se rencontrent pas.

Les longues scènes de dialogue qui entrecourent régulièrement la narration — tantôt ironique, tantôt burlesque — donnent un aspect brouillon à l'ensemble. À la longue, le film s'essouffle sans jamais retrouver de sa vigueur.

ISMAËL HOUDASSINE

■ États-Unis 2006, 116 minutes — **Réal.**: Richard Linklater — **Scén.**: Richard Linklater, Eric Schlosser — **Int.**: Greg Kinnear, Wilmer Valderrama, Catalina Sandino Moreno, Ana Claudia Talancón, Juan Carlos Serrán, Mitch Baker, Francisco Rosales — **Dist.**: Fox.

THE FOUNTAIN

The Fountain ne se laisse pas approcher facilement. S'il fait partie de l'univers de la science-fiction, il est plutôt de la famille des **Solaris** et **Code 46** que de celle de **The Matrix**. Lent et contemplatif, aussi opaque au plan narratif que lumineux au plan visuel, **The Fountain** est un film d'atmosphère qui dévoile ses secrets au compte-gouttes, baignant tant dans un mysticisme flamboyant que dans un profond humanisme.

On est séduit ou on ne l'est pas : pour moi, le charme a opéré. Je me suis laissée glisser dans cette histoire intemporelle, doucement hypnotisée par son rythme et, surtout, ses émotions à fleur de peau, rarement exposées avec une intimité aussi fine dans ce genre de film.

Sublimement filmé par Matthew Libatique, complice de toujours de Darren Aronofsky, la force de ce film entièrement voué à l'exploration de sentiments et de thèmes universels — la vie, la mort, l'amour — repose essentiellement sur le jeu extraordinairement juste de Hugh Jackman et de Rachel Weisz, qui nous font croire à la pureté fondamentale de leur amour. Ils portent le film à bout de bras.

CLAIRE VALADE

■ États-Unis 2006, 96 minutes — **Réal.**: Darren Aronofsky — **Scén.**: Darren Aronofsky — **Int.**: Hugh Jackman, Rachel Weisz, Ellen Burstyn — **Dist.**: Warner.

THE HISTORY BOYS

Difficile de ne pas voir des parentés entre le dernier film de Nicholas Hytner (**The Madness of King George, The Crucible**) et le film culte **Dead Poet Society** de l'Australien Peter Weir. Alors similitudes, oui, surtout sur le sujet, celui du passage de la connaissance entre un professeur aux méthodes non orthodoxes et ses élèves à qui on demande de se formater afin de remplir les exigences des grandes universités. Dans **The History Boys**, c'est le directeur d'une école du Yorkshire qui engage un professeur en vue d'« oxfordiser » ou de « cambridgiser » un petit groupe d'élèves prometteurs.

Avec lui, les élèves sont confrontés à un nouvel apprentissage, plus cérébral, des éléments de l'histoire et des sciences sociales. Ce qui n'est pas sans brusquer le professeur Hector, homme de littérature et de français socialisant pour qui les jeunes élèves doivent tout d'abord s'exprimer par la parole et le langage corporel. Les élèves apprendront bien vite que la vie (et l'histoire) n'est pas déterminée et qu'elle peut se jouer au détour d'un hasard. Interprétation de premier ordre dominée par Richard Griffiths, franchement inspiré, et de Dominic Cooper, qui joue un jeune premier très charismatique. En filigrane l'Angleterre en plein Thatcherisme. C'est frais, vivant et théâtral.

OLIVIER BOURQUE

■ Royaume-Uni 2006, 109 minutes — **Réal.**: Nicholas Hytner — **Scén.**: Alan Bennett — **Int.**: Richard Griffiths, Frances de la Tour, Stephen Campbell Moore, Samuel Barnett, Dominic Cooper, James Corden, Jamie Parker — **Dist.**: Fox.



IVRE DE FEMMES ET DE PEINTURE

La mécanique du récit est *a priori* difficile à saisir. L'enchaînement des scènes est saccadé, sans raccords. Les situations défilent comme une série de tableaux, alors que la chronologie n'est pas toujours respectée. Le peintre « Ohwon » Jang Seung-up, né en 1843, va et vient au gré de sa bohème. Mais à mesure que progresse le récit se dessine un fabuleux parcours artistique, celui d'un homme animé d'une violente pulsion créatrice.

Il s'agit d'une autre époque, où l'art avait encore un sens. Une époque hypothétique (était-ce réellement le cas ?) où l'art suscitait un vif intérêt chez le peuple, et aussi chez ses hauts dirigeants.

La trajectoire de Ohwon croise les différents tenants du pouvoir sud-coréen, au gré des insurrections et des conquêtes. Partout où il va, on lui rend honneur, il trouve la liberté.

L'acteur Choi Min-sik donne corps à ce personnage mythique en libérant la force brute de son jeu. Le peintre Ohwon tente de canaliser cette pulsion dans l'art et auprès des femmes. Et, lorsque ce n'est pas possible, l'alcool calme son esprit tourmenté.

PHILIPPE JEAN-POIRIER

■ **CHIWASEON** — Corée du Sud 2006, 117 minutes — Réal. : Kwon-taek Im — Scén. : Kwon-taek Im, Yong-ok Kim — Int. : Min-sik Choi, Sung-kee Ahn, Ho-jeong Yu, Yeo-jin Kim, Ye-jin Son, Jin-seo Yun — Dist. : K-Films Amérique.



JEAN-PHILIPPE

La science-fiction a souvent joué sur l'hypothèse d'un changement profond dû à la non-existence d'un personnage ou d'une technique, par exemple le film tchèque **Zabil jsem Einsteina**, *panove* d'Oldrich Lipsky?. Ici Fabrice, un employé modèle dont l'univers personnel semble réglé comme du papier à musique, voit sa vie chamboulée lorsqu'il s'aperçoit que son idole musicale omnipotente, Johnny Hallyday, auquel il a consacré un sanctuaire dans une des pièces de sa maison, a disparu et n'a, semble-t-il, jamais existé.

Fabrice Luchini joue de sa fébrilité naturelle en interprétant un personnage plus près de son réel prénom de Robert. Johnny Hallyday s'amuse aussi de son image en montrant ce qui aurait bien pu se passer si Jean-Philippe Smet n'était pas devenu riche et célèbre comme *rocker*. Le scénario de Christophe Turpin ménage quelques belles surprises et Laurent Tuel mène bien sa barque vers une arrivée triomphale, prévisible lorsqu'on met en scène deux grosses pointures, chacune dans son domaine, qui semblent bien s'amuser. Le tout pour notre plus grand plaisir.

LUC CHAPUT

■ France 2006, 96 minutes — Réal. : Laurent Tuel — Scén. : Christophe Turpin — Int. : Fabrice Luchini, Johnny Hallyday, Guilaine Londez, Antoine Dulery, Jackie Berroyer — Dist. : Metropole.



LITTLE CHILDREN

Il en va de **Little Children** comme de **In the Bedroom**, le premier film réalisé par l'acteur Todd Field, on y croise les thèmes en apparence inconciliables de la vengeance et du pardon, l'insécurité des petites communautés sous le choc d'un crime. Un programme ambitieux pour un réalisateur mieux armé dans la direction d'acteurs que la psychologie des personnages. Ceux-ci errent pour la plupart dans un entre-deux personnel, que ce soit une femme au foyer titulaire d'un doctorat en littérature, un éternel postulant au barreau vivant avec une documentariste absente, un policier exclu des forces de l'ordre après avoir tué un suspect d'âge mineur ou même le pédophile en rémission terré chez sa vieille mère.

Raconté sous forme épisodique par un narrateur externe à la manière d'un roman-savon, **Little Children** est la somme d'observations behavioristes sur la vie de banlieue, une approche causale consensuelle dans le cinéma américain. Les écarts de ton et les détours propres au roman de Tom Perrotta dont le film tire sa trame nuisent à la cohérence et au tempo d'un ensemble exécuté néanmoins avec assurance et dextérité.

CHARLES-STÉPHANE ROY

■ **LES ENFANTS DE CHOEUR** — États-Unis 2006, 130 minutes — Réal. : Todd Field — Scén. : Todd Field et Tom Perrotta, d'après son roman — Int. : Kate Winslet, Patrick Wilson, Jennifer Connelly, Noah Emmerich, Jackie Earle Haley, Phyllis Somerville — Dist. : Alliance.



NOTES ON A SCANDAL

Au cinéma, contrairement à ce qu'on retrouve dans la vraie vie, certaines situations scandaleuses suscitent une sorte de satisfaction coupable sans doute due à l'obstruction que nous faisons de nos propres fantasmes. C'est du moins ce que nous ressentons à la projection de **Notes on a Scandal** de Richard Eyre, auteur, entre autres, de **Stage Beauty** (Belle de scène / 2004).

Quelle est la plus amoral des deux ? La jeune institutrice mariée, mère de deux enfants, qui cède aux avances d'un de ses élèves, un adolescent de 15 ans, ou sa collègue, plus âgée, véritable démon de la manipulation, incapable d'assumer une homosexualité pourtant évidente ?

Peu importe, puisque le but de cette production est tout simplement de mousser la curiosité de l'auditoire. Car il s'agit avant tout d'un film sur le pouvoir du regard. On attend la scène d'amour entre la jeune institutrice et l'éphèbe. Nous l'aurons. On attend celle entre les deux femmes. Nous ne l'aurons pas, pour des raisons que nous ne dévoilerons pas. Provocateur, entreprenant, **Notes on a Scandal** est sans doute le premier film instinctivement amoral de l'année.

ÉLIE CASTIEL

■ **CHRONIQUE D'UN SCANDALE** — Grande-Bretagne 2006, 91 minutes — Réal. : Richard Eyre — Scén. : Patrick Marber, Zoe Heller, d'après son propre roman — Int. : Judi Dench, Cate Blanchett, Bill Nighy, Andrew Simpson, Shaun Parkes, Joanna Scanlan — Dist. : Fox.



THE PAINTED VEIL

Dans cette nouvelle adaptation du roman publié en 1925 par W. Somerset Maugham, John Curran nous présente le réveil d'une femme blasée dont on connaîtra finalement peu de chose. Il ne s'agit probablement pas d'un film d'auteur mais d'une réalisation de commande et, malgré une belle cinématographie et une bande-son confortable, on assiste à un film beaucoup trop long.

Une œuvre sans véritable point de vue où l'on a simplement aligné les étapes du développement d'un amour marital. Edward Norton est très touchant dans son rôle de microbiologiste coincé et Naomi Watts nous fait croire à son personnage de fille bourgeoise. La reconstitution d'époque soignée nous offre des prises de vue qui nous transportent dans une Chine joliment filmée. Comme la majeure partie du scénario se déroule dans un village, on a évité la difficulté des scènes de foule urbaines.

Les nonnes françaises qui s'occupent de l'orphelinat, le chef de la sécurité et l'assistant laborantin nous aident heureusement à passer à travers ce montage paresseux, apportant au film les touches d'humour qui l'empêchent de sombrer dans un mélo irritant.

ÉLÈNE DALLAIRE

■ États-Unis 2006, 125 minutes — Réal. : John Curran — Scén. : Ron Nyswaner d'après le roman de W. Somerset Maugham — Int. : Naomi Watts, Edward Norton, Liev Schreiber, Lu Yin, Sally Hawkins, Yu Xia — Dist. : Séville.



PERFUME: THE STORY OF A MURDERER

Ben Whisaw nous propose une interprétation bien sentie de Jean-Baptiste Grenouille et la narration de John Hurt nous permet de nous laisser couler dans ce récit du roman à succès de Patrick Süskind, *Le parfum : histoire d'un meurtrier*. Une adaptation bien menée et respectueusement illustrée. Dans une France recrée en Espagne, avec des comédiens britanniques ou américains vêtus de costumes roumains et une équipe technique financée par des Allemands, nous aurions pu facilement nous perdre.

Ce sont les risques des productions européennes actuelles qui tentent par tous les moyens de contrer l'impérialisme américain sur les cinématographies nationales. Mais le réalisateur allemand Tom Tykwer, qui cosigne aussi avec Reinhold Heil et Johnny Klimek la trame musicale, réussit le tour de force que Terry Gilliam aurait pu faire avec son projet de Don Quichotte. C'est presque un film en *odorama* tant la suggestion olfactive est réussie. Une proposition à voir sur grand écran autant pour la reconstitution d'époque que pour la direction artistique des plus soignées.

ÉLÈNE DALLAIRE

■ **LE PARFUM : HISTOIRE D'UN MEURTRIER** — France / Espagne / Allemagne 2006, 147 minutes — Réal. : Tom Tykwer — Scén. : Andrew Birkin et Bernd Eichinger, d'après le roman de Patrick Süskind — Int. : Ben Whisaw, Dustin Hoffman, Alan Rickman, Rachel Hurd-Wood — Dist. : Paramount.



ROCKY BALBOA

Pour marquer le 30^e anniversaire de la franchise des Rocky, Sylvester Stallone (et ses producteurs Robert Chartoff et Irwin Winkler, on s'en doute) a décidé de clôturer la carrière du boxeur le plus populaire du cinéma en le faisant remonter dans le ring une dernière fois... à 50 ans.

Passé l'incrédulité d'usage, ce sixième chapitre de la série, qu'on annonçait comme un retour aux sources, recycle pour l'occasion les éléments les plus significatifs des cinq premiers films avec une égale dose de nostalgie et d'autoparodie qui font oublier par moments l'opportunisme de la chose.

On comprend que si Stallone (qui a écrit et réalisé la plupart des **Rocky**) n'avait pas tenu à incarner le champion, Rocky serait l'équivalent sportif des James Bond tant le générique en introduction, le thème musical de Bill Conti, le montage d'entraînement à la mi-temps, la montée des marches et le combat final sont devenus iconiques. Comme un animal de foire, le vieux Rocky affronte le champion du monde Mason «The Line» Dixon (!), mais sa détermination et son charisme ont tôt fait de refroidir ses détracteurs. Usé et efficace.

CHARLES-STÉPHANE ROY

■ États-Unis 2006, 102 minutes — Réal. : Sylvester Stallone — Scén. : Sylvester Stallone — Int. : Sylvester Stallone, Burt Young, Antonio Tarver, Geraldine Hughes, Milo Ventimiglia, Tony Burton — Dist. : Équinoxe.



ROMÉO ET JULIETTE

Avec cette énième version de l'œuvre du grand Will, Yves Desgagnés propose un film racoleur, voire quelque peu putassier, comme c'était déjà le cas avec *Idole instantanée*. Ici, par contre, le sujet commande que le réalisateur se prenne au sérieux. Un peu trop, sans doute, en s'appliquant à rappeler les éléments de l'histoire originale. Des moments de grâce émergent çà et là de cette entreprise artificielle, mais c'est bien peu. Jeanne Moreau, qui trente-deux ans plus tôt avait donné la réplique à Jean Duceppe dans le film *Je t'aime*, semble avoir raté son retour dans le cinéma québécois. Son rôle est artificiel et peu crédible.

On y dénote une démesure émotionnelle propre au sujet, certes, mais non tempérée par le discours social, qui reste superficiel. Mais le gros problème du film est la surenchère musicale, dont le choix est particulièrement atroce. Quelqu'un pourrait-il signaler à Desgagnés qu'une tragédie, aussi bouleversante soit-elle, ne nécessite pas pareille manipulation de l'oreille, et que les silences peuvent parfois être éloquentes ?

DENIS DESJARDINS

■ Canada [Québec] 2005, 105 minutes — Réal. : Yves Desgagnés — Scén. : Yves Desgagnés, d'après Shakespeare — Int. : Charlotte Aubin, Thomas Lalonde, Patrice Bélanger, Jeanne Moreau, Marcel Sabourin. — Dist. : Alliance.



STRANGER THAN FICTION

Un film blanc, rempli d'idées qui n'adhèrent pas. On a l'impression que le scénariste nous livre une après l'autre ses trouvailles, entrecoupées de longs passages à vide. Les moments forts arrivent à contretemps. Quelque chose cloche.

Les acteurs offrent une bonne performance, surtout Will Ferrell, mais l'ensemble reste en deçà de ce à quoi on s'attendait. « L'idée du siècle », avait-on claironné. Un personnage qui entend la narration de sa propre vie...

Ça manque d'humour, de rythme, d'assurance, de sens aussi, le professeur de littérature joué par Dustin Hoffman ne va nulle part avec son charabia, et c'est long. « C'est long ! » a-t-on envie de crier au personnage coincée dans ses routines quotidiennes et à la narratrice suicidaire qui n'arrive pas à inventer une intrigue potable.

Le bureaucrate s'entiche d'une anarchiste. L'histoire d'amour avait du potentiel. On voit peu la femme en question, si bien qu'il ne résulte aucune passion de ce côté. Plat. Un tir à blanc. ☹

PHILIPPE JEAN POIRIER

■ États-Unis 2006, 113 minutes — Réal. : Marc Forster — Scén. : Zach Helm — Int. : Will Ferrell, Maggie Gyllenhaal, Dustin Hoffman, Queen Latifah, Emma Thompson, William Dick, Guy Massey, Martha Espinoza — Dist. : Columbia.